

La nouvelle tournait en boucle sur les chaînes d'information en continu et les radios, surtout les périphériques, les plus friandes de ces faits divers aptes à faire pleurer dans les chaumières. Pain bénit en ce jour de Noël pour les distillateurs de sensationnel et les marchands de publicité.

Noël, jour où le petit Jésus est censé être né. Jour aussi où un certain petit Grégory venait de mourir, apparemment empoisonné. De quoi mettre en émoi les complotistes qui ne manqueront certainement pas, dans les jours à venir, de gloser sur la malédiction qui va désormais s'attacher à ce prénom pourtant bien anodin. Mettant de facto au rancart celui de Damien, jusque-là associé au déchaînement du mal sur le monde. Du moins pour les cinéphiles. Pour ce qui est de Pierrot, pour l'instant, il n'est toujours qu'associé à la Lune, il s'en sort bien.

Le petit Grégory bis a donc été retrouvé mort au domicile de ses parents en ce matin de Noël après avoir montré, durant la nuit, des signes de ce qui semblait être une indigestion. Ce qui n'avait pas spécialement paru louche à des géniteurs pas encore éplorés quand l'enfant avait été pris de vomissements, de douleurs abdominales et même de diarrhée. Il faut dire que chez les D... – le nom de la famille n'avait pas été divulgué, il ne fuiterait probablement que dans quelques heures ou jours – comme quasiment dans toute famille en ayant encore les moyens, on avait copieusement réveillé, bien que très classiquement, huîtres, foie gras, dinde aux marrons, bûche à la crème plus proche du 100 % matière grasse que du taux zéro et chocolats variés. Le petit Grégory étant par nature doté d'un bon coup de fourchette, son physique pouvait en témoigner, n'avait pas spécialement lésiné sur le retour aux plats. Il n'y a qu'à l'alcool – apéritif, vins divers, trou normand, digestif, ce n'est pas tous les jours fête – qu'il n'avait pas touché, rien que de très normal pour un enfant de dix ans. En conséquence, ses ennuis gastriques nocturnes n'avaient pas spécialement inquiété ses parents, tout au plus une gêne pour leur sommeil un tantinet alcoolisé puisqu'il leur avait fallu se lever une ou deux fois pour voir ce qui se passait dans la chambre de leur rejeton, et nettoyer ses débordements. Un rêve.

Mais le lendemain matin, au moment d'aller le réveiller pour déballer ses cadeaux, l'enfant était mort, gisant dans une mare de fluides corporels nauséabonds et peu ragoûtants, ce qui n'avait pas manqué, au passage, de provoquer également son lot de nausées maternelles. Les pompiers, appelés en urgence, ne purent que constater le décès avant de mettre en branle la machine médicale, contactant à leur tour le SAMU. Le médecin urgentiste dépêché sur place ne put que confirmer le décès. Émettant cependant des réserves quant à une indigestion qui aurait mal tourné. C'est à cet instant que la mort du petit Grégory devint fait divers.

Le praticien, suspectant une anomalie, fit analyser le sang de l'enfant, ainsi que ses vomissements et ses matières fécales. Détails sordides mais nécessaires. Les résultats ont rapidement révélé des traces d'arsenic, confirmant la première intuition du toubib. Aussitôt, le judiciaire avait pris le pas sur le médical, ce qui avait entraîné derechef la mobilisation médiatique. Enchaînement habituel des causes et des effets dans un monde où tout se sait, parfois même avant que ça se produise, c'est en tout cas l'impression que ça donne tant la réactivité des chasseurs de scoop s'apparente à la détente létale du mamba noir.

Donc, en ce soir du 25 décembre, à l'heure où les journalistes s'apprêtent à ressasser leurs habituels marronniers puisque, aussi bien, il ne se passe souvent rien d'extraordinaire en ce jour de paix universelle (hum !), pas même un bête accident de traîneau pour un Père Noël en burn-out, l'annonce du décès par empoisonnement d'un petit garçon tout ce qu'il y a de plus innocent est une aubaine pour une presse qui ne s'embarrasse guère de scrupules dès lors qu'il faut faire le buzz, comme on dit.

Les accroches se font plus sensationnelles les unes que les autres, histoire de masquer le peu de consistance des vraies informations encore très parcellaires. On meuble comme on peut, on interroge les habituels intervenants qui ont toujours un avis catégorique sur tout, surtout sur ce qu'ils ne maîtrisent pas, bref, on fait monter la sauce en attendant mieux. Pour radios et télévisions, il s'agit d'avoir un coup d'avance sur la presse écrite, dont le sérieux des enquêtes, plus fouillées et plus méthodiques, pique sans cesse la jalousie d'un audiovisuel qui ne mise que sur l'uppercut médiatique, sur l'instantané, sur le choc de l'info, espérant ainsi gagner la guerre perpétuelle des audiences.

Ce même 25 décembre, Sandrine est devant son poste de télévision, apprenant ainsi la nouvelle de la mort du petit Grégory. Pour elle, comme pratiquement tous les ans, Noël ne représente pas grand-chose. En général, elle travaille la nuit du 24 au 25 décembre, elle passe donc l'essentiel de sa journée de Noël à dormir, ne se réveillant qu'en début d'après-midi et tournant dans son appartement en attendant le soir pour repartir au boulot. Infirmière de nuit à l'hôpital Lariboisière et célibataire, elle se porte presque toujours volontaire pour travailler ces jours particuliers, permettant ainsi à l'une ou l'autre de ses collègues de profiter de sa famille.

Outre son travail, qu'elle aime – en général, il est vrai qu'on ne devient pas infirmière par accident ou par dépit, plutôt par conviction, sinon par sacerdoce – Sandrine est également accro à l'info en continu et aux séries policières, de préférence américaines. C'est sûr qu'un banal meurtre à New York ou à Las Vegas, ça a quand même plus de gueule que n'importe quel incident à Lamotte-Beuvron, fut-ce un cas de lèpre ou un démembrement à la scie circulaire. Et puis bon, les flics américains et leurs méthodes de cowboys, dans un pays où tout le monde pense vivre à Hollywood, même par procuration, en jettent plus que les gendarmes français dans leurs Kangoo, non ?

Dès que Sandrine se lève, elle allume sa télévision et passe continuellement d'une chaîne à l'autre, tentant de zapper les plages publicitaires envahissantes. Pas toujours facile au demeurant, les différentes chaînes semblant s'ingénier à balancer leurs pubs à peu près en même temps, corollaire de la concurrence féroce qu'elles se livrent.

C'est en mastiquant consciencieusement ses corn flakes que Sandrine, en robe de chambre en pilou et recroquevillée sur son canapé deux places, adapté à la taille réduite de son appartement, apprend, vers 16 heures, la mort du petit Grégory. Des morts, les infos en montrent et en annoncent à longueur de journée, entre les accidents, les meurtres et les conflits qui fleurissent partout sur la planète, on est toujours étonné d'apprendre que, malgré tout, le nombre d'êtres humains reste en constante augmentation sur Terre. La mort du petit Grégory semble susciter un intérêt particulier chez Sandrine, ce qui est parfois le cas pour des affaires bien précises, au détriment d'autres qui la captivent moins. Le fait divers, c'est comme la musique, le cinéma ou la littérature, on accroche à tel ou tel

truc, on n'accroche pas à d'autres, c'est ce qui fait notre diversité en somme. En fait, ce qui intéresse Sandrine, ce sont surtout les premières évocations d'un empoisonnement éventuel, ce qui, dans le cas d'un enfant de dix ans, n'est quand même pas commun. Même lors de problèmes familiaux gravissimes, que des parents en train de se déchirer font parfois payer à leurs enfants, comme s'ils pouvaient en être la cause alors qu'ils n'ont rien demandé à personne, il est rare d'avoir recours à l'empoisonnement, il est plutôt de coutume d'utiliser des moyens plus drastiques et plus rapides, comme le bain forcé dans la Vologne pour le petit Grégory, premier du nom, par exemple.

L'intérêt de Sandrine pour cette affaire tient aussi au fait qu'elle est, de par son métier, familiarisée avec les empoisonnements. Peut-être se dit-elle que, s'il n'avait pas succombé dans la nuit, le petit Grégory aurait pu être admis dans son service, d'autant que la famille D... habite à Paris. Jusqu'à 20 heures, moment où elle repart au travail, Sandrine suit donc l'affaire en pointillés, entre petit-déjeuner tardif, douche, maquillage et déjeuner pris à l'heure habituelle du dîner chez la plupart de ses voisins. Non qu'elle apprenne quoi que ce soit de nouveau d'ailleurs. Même pour la police et la justice, même en cas de mort suspecte, Noël n'en reste pas moins un jour férié où l'on tourne à effectifs réduits. Donc, le 25 décembre au soir, aucune annonce officielle ne vient assouvir la soif de savoir d'un public largement tenu en haleine par quelques orateurs hâtivement tirés des brumes du réveillon et qui passent d'ailleurs plus de temps à s'apostropher sur des points de détail qu'à s'appesantir sur le fond d'une enquête dont ils n'ont de toute façon aucune connaissance.

\*\*\*

C'est au cours de la semaine suivante que Sandrine, comme le public en général, en apprend un peu plus sur cette affaire impliquant un nouveau petit Grégory, détail qu'aucun journaliste n'omet de mentionner, ce qui relèverait probablement de la faute professionnelle si l'un d'eux n'en faisait pas état. Au hasard des chaînes d'info et de leurs obédiences éthiques, on apprend que l'enfant a bien succombé à une surdose d'arsenic. Le problème étant de savoir quel aliment a pu être empoisonné, l'arsenic n'ayant pu être qu'ingéré et non injecté puisque aucune trace de piqûre ni, a fortiori, de perfusion n'apparaît nulle part sur le corps. Dans son estomac, le médecin légiste a retrouvé les

restes de son dernier repas. Pour résumer, il avait consommé à peu près de tout ce qui était au menu, sauf les huîtres, les boissons alcoolisées et le café. Les huîtres, il n'aimait pas ça, l'alcool et le café, comme on pouvait s'en douter, il n'avait pas encore tout à fait l'âge, ces boissons avaient donc été remplacées par de l'eau minérale. Une autopsie qui présente un premier problème aux enquêteurs. En effet, tout ce que le petit Grégory a avalé le soir du réveillon, tous les autres convives en ont absorbé aussi, sans être incommodés. De plus, après avoir été consciencieusement extraits de la poubelle et analysés, les restes ne présentent pas la plus infime trace d'arsenic. C'est donc que le poison a sciemment été mis dans l'assiette de l'enfant, ou dans son verre.

D'où le second problème, par qui ? A priori, forcément par l'une des personnes présentes autour de la table, les parents n'ayant pas fait appel à un traiteur, madame D... s'étant elle-même collée aux fourneaux. Au fait, qui était invité ? Le petit Grégory, fils unique, était le seul enfant présent. Outre ses parents, il y avait également ses quatre grands-parents et un oncle et une tante, cette dernière étant la sœur aînée de Monsieur D... Oncle et tante dont les propres enfants, adultes et eux-mêmes mariés, faisaient réveillon chez leurs beaux-parents respectifs. Les enquêteurs devaient donc faire le tri entre huit assassins potentiels.

Sandrine, en amatrice éclairée de romans policiers, ne put s'empêcher de penser qu'on était en plein dans un roman d'Agatha Christie, avec le huis-clos qu'affectionnait la vénérable autrice anglaise et le nombre restreint de coupables possibles, dont l'un, au moins – mais Miss Christie avait souvent prouvé que ce n'était pas vérité absolue – était passé à l'action le soir du 24. Les enquêteurs étant arrivés à la conclusion que le poison n'avait pu être « servi » qu'au dernier moment, Madame D... ayant tout préparé dans l'après-midi et chaque plat ayant été amené sur la table afin que chacun se serve autant que de besoin. Aucune assiette n'a donc été préparée spécialement pour le petit Grégory. Surgit alors un troisième problème. Si le poison a été glissé dans l'assiette de l'enfant au moment où celle-ci lui a été servie, l'assassin – employons le masculin générique plutôt que l'écriture inclusive afin de ne pas alourdir le propos – a dû faire preuve d'une habileté pour le moins diabolique afin de ne point se trahir.

Face à ce faisceau d'informations, les enquêteurs se montrent vite dépassés, avouant à demi mot devant les caméras et les micros que l'affaire sera certainement plus ardue à résoudre que ce qu'elle paraissait de prime abord. Surtout qu'il a été quasiment impossible de relever de quelconques empreintes digitales sur les couverts et les assiettes utilisés par le petit Grégory, toute la plonge ayant été entassée dans le lave-vaisselle que les parents D... ont mis en route au moment d'aller se coucher. De toute façon, vu que, pour l'heure, il est impossible de savoir quel aliment a été contaminé, il y avait toutes les chances qu'on trouve les empreintes d'à peu près tout le monde sur à peu près tout, chacun ayant plus ou moins participé à débarrasser la table. Chez les D..., on n'est pas dans le grand monde, on est en famille, donc pas de chichis au moment de la desserte. De son côté, Sandrine a tenté d'analyser tout ce qu'elle a pu récupérer comme informations, tant à la télévision qu'à la radio et dans les journaux, afin de se faire sa propre opinion. Non qu'elle prétende être meilleure que les enquêteurs professionnels, juste parce qu'elle aime ce genre de défi intellectuel. Quand elle lit un bouquin ou qu'elle regarde un film, comme tout amateur de polars, elle essaie toujours de deviner qui est l'assassin avant le mot fin. C'est l'une des raisons pour lesquelles elle n'est pas trop fan de « Columbo », série où l'on connaît le coupable dès les premières secondes, et ce malgré la qualité intrinsèque des scénarios et le talent d'acteur de Peter Falk. Comme ça arrive souvent dans ce genre de meurtres, les premiers suspects sont les membres du cercle familial rapproché. Sauf que là, tout le monde en fait partie. En effet, si la famille D... habite à Paris, c'est également le cas des grands-parents et de l'oncle et de la tante, tout ce petit monde s'entendant très bien et se voyant souvent tout au long de l'année, pas seulement pour les réunions festives habituelles. C'est en tout cas ce qui ressort des interrogatoires de chacun. Des interrogatoires auxquels Sandrine n'aurait pas voulu assister, se disant que pour des parents proches, si aimants en apparence, parler de cette affaire si peu de temps après les faits, et alors même que le petit Grégory est toujours à la morgue, il a dû y avoir quelques litres de larmes versées dans les locaux de la PJ, ou dans les appartements respectifs si les enquêteurs ont eu le tact de ne pas balancer des convocations certes officielles mais très impersonnelles et brutales.

Pour l'heure, Sandrine, comme les enquêteurs, ne parvient pas à trouver le profil idéal parmi les huit suspects. Ce qui la fait cogiter plus que de raison. Son problème étant bien sûr qu'elle ne peut pas avoir accès à toutes les informations, seulement à celles que veulent bien dévoiler les officiels et les médias, chacun les filtrant selon ses affinités ou les besoins de l'enquête.

Quant aux « spécialistes » intervenant habituellement sur les plateaux télé dans ce genre d'affaire, il y a longtemps qu'elle ne fait plus attention à ce qu'ils disent. Outre que chacun y va de sa version, qui n'est souvent émise que pour contredire un autre de ces « hommes (ou femmes) de l'art » plus que pour faire avancer le schmilblick, ils répètent à l'envi des propos déjà tenus dans d'autres circonstances, même si c'est sans rapport avec l'évènement présent.

Au bout d'une semaine, tout le monde patauge allègrement, enquêteurs, journalistes, spécialistes... et Sandrine. Et comme chacun sait, plus une enquête s'éternise, moins elle a de chances d'être résolue.

\*\*\*

Passent les semaines, passent les mois et l'affaire amorce sa dégringolade médiatique, se trouvant progressivement ensevelie sous quantité d'autres faits divers plus frais, donc plus croustillants pour un public abreuvé aux réseaux sociaux où l'éphémère le dispute à l'inconsistance. À la télévision, de l'ouverture d'antenne, Grégory se transforme en vague info dont on ne parle plus que lorsqu'on n'a rien de mieux à offrir au téléspectateur qui semble lui-même doté d'une mémoire de poisson rouge. Pareil à la radio. Quant à la presse écrite, ce n'est que sporadiquement qu'un journal ressort l'enquête en essayant de la faire mousser à coups d'articles récapitulants ce qu'on sait déjà alors que, le reste du temps, on ne lui réserve qu'un entrefilet par ci par là quand on a un blanc à combler. C'est que les enquêteurs continuent à patiner. Du moins la poignée à qui on a conservé l'affaire, la plupart des premiers à s'être escrimés dessus étant déjà passés à autre chose. Le fait divers criminel est une machine à mouvement perpétuel. Il ne s'arrête jamais, ou si peu, au point qu'il faut sans cesse remettre l'ouvrage sur le métier, avec des taux de réussite très inégaux. La vraie vie n'est définitivement pas du cinéma où le policier résout

systématiquement et avec un brio désarmant tout ce qu'on lui soumet comme embûches et chausse-trappes.

Ce désintérêt progressif était programmé et prévisible, c'est toujours comme ça que ça se passe, les médias ne revenant massivement sur une affaire que si celle-ci finit par être résolue, ou si un évènement exceptionnel vient rebattre les cartes, même si l'on n'est pas certain, in fine, de ramasser le pli.

Un désintérêt qui n'affecte pas Sandrine qui continue à se passionner pour ce pauvre petit Grégory dont la photo, dans les premiers temps affichée partout en une des journaux et en ouverture des infos télévisées, a dû, comme celle de son lointain prédécesseur – quarante ans déjà – faire pousser force soupirs de compassion dans les foyers. Comme un profiler, elle a même essayé de se mettre, autant que possible, à la place de l'enfant et de ses parents. L'identité de la famille D... – D pour Durand, c'était bien la peine de faire autant de cachotteries – ayant fini par être dévoilée, ainsi que son adresse, indirectement, grâce à certains reportages télévisés tournés dans le quartier et devant l'immeuble, Sandrine s'est souvent rendue sur place pour tenter de croiser la route, et pourquoi pas le regard, de Philippe et Catherine, les parents. De fait, elle les a vus à deux ou trois reprises, sans que ça change quoi que ce soit à ses impressions premières. Elle a même assisté à l'enterrement de l'enfant au Père Lachaise, de loin, forcément, avec ce qu'elle a supposé être le reste de la famille, notamment les grands-parents. Mais, là encore, elle n'a pas appris grand-chose.

Plusieurs mois après les faits, les enquêteurs sont confrontés au même paradoxe. L'enfant n'a pu être empoisonné que par un des huit adultes présents, mais aucun de ces derniers n'a le profil d'un assassin ni les compétences nécessaires au passage à l'acte en présence des autres invités. Personne n'a non plus de connaissances particulières en matière de poisons, n'ayant jamais travaillé dans ce domaine ni l'avoir même étudié. Pas officiellement en tout cas.

Aussi, à part considérer que, comme dans « Le crime de l'Orient-Express », tout le monde est coupable – mais quel serait le mobile ? – ou supposer que le petit Grégory s'est lui-même empoisonné – pas vraiment habituel de la part d'un enfant – il ne reste guère d'option valable. L'accident bête ? Mais pourquoi aucun des adultes n'a-t-il été

empoisonné également, sans compter qu'on n'a trouvé aucune trace d'arsenic, sous quelque forme que ce soit, dans l'appartement familial ?

Sandrine, au fil de ses raisonnements, est elle aussi arrivée aux mêmes conclusions. Ce meurtre sans assassin crédible, comme le petit Grégory 1er, ne présente en outre aucun modus operandi plausible, à l'inverse de...

\*\*\*

Six mois après l'affaire, Sandrine décide de repartir de zéro, de repasser tout ce qu'elle a collecté comme informations, de revoir les replays télévisés et de télécharger les podcasts radiophoniques encore disponibles en espérant dénicher le détail qui pourrait lui avoir échappé. Et même avoir échappé à tout le monde. Ça tombe bien, en cette fin de printemps, avant le rush estival, période où elle laisse ses collègues partir s'agglutiner sur les plages qui ressemblent fichtrement à leur métro quotidien le reste de l'année, elle prend toujours son reliquat de congés. Les vrais, ceux de l'année, elle les prend en automne, quand tout le monde est rentré pour se livrer à un comparatif circonstancié de ses bronzages plus ou moins intégraux – elle sait qu'au moins deux de ses copines, et pas forcément les plus dévergondées, sont adeptes de naturisme, ce qui la fait toujours sourire quand elle les imagine en train de faire leurs courses sans même le plus mini des monokinis pour sauver les apparences.

Sandrine attaque donc ses vacances avec la ferme volonté de trouver une solution à cette affaire. Peut-être pas LA solution, elle ne se fait pas d'illusion, mais au moins de quoi être satisfaite d'elle-même et ne pas rester sur un échec.

Afin de ne pas obérer ses capacités de déduction, elle reprend les choses de manière chronologique et alterne donc entre coupures de presse, replays et podcasts. L'avantage, c'est que tout ça n'est pas dilué par le temps qui passe, tout ce fouillis informel, elle va l'ingurgiter en condensé, en intraveineuse pourrait-on dire, formule de circonstance quand on connaît son métier.

Et c'est là, au détour d'un replay de LCN, Le Canal Nouvelles, une chaîne d'information en continu québécoise – par quel mystère s'est-on intéressé à l'affaire du petit Grégory dans la Belle Province, de l'autre côté de l'Atlantique, allez savoir – que Sandrine découvre les propos d'un médecin local, spécialiste des poisons, qui déclare que, selon lui, l'enfant n'a

4

pas été empoisonné le soir du réveillon, mais plus probablement l'après-midi, le temps de latence de l'arsenic pouvant parfaitement correspondre à l'heure présumée de la mort de l'enfant.

« Bon sang mais c'est bien sûr » se dit Sandrine, qui connaît elle aussi les propriétés temporelles de cette substance. Malin ce médecin. Elle aussi avait pensé à cette éventualité. De même que les enquêteurs français qui avaient néanmoins balayé cette possibilité, arguant du fait que le petit Grégory, l'après-midi du 24, était allé faire quelques dernières courses et contempler les devantures des magasins, du côté des Grands Boulevards, avec ses parents. À aucun moment au cours de cette promenade il n'aurait pu avaler un poison quelconque, c'est ce qu'avaient affirmé les parents aussi bien que la police. D'ailleurs, comment et pourquoi aurait-il pu le faire ? Pourtant, voilà qui reste la probabilité la plus plausible selon Sandrine.

\*\*\*

Après-midi du 24 décembre, un an après la mort du petit Grégory, Sandrine se promène boulevard Haussmann. Devant le Printemps, elle remarque un petit garçon d'une dizaine d'années, un peu replet, légèrement grelottant dans son anorak par une température frisant le zéro degré. Elle s'approche de lui et lui tend un paquet de friandises. L'enfant la regarde, prend un escargot noir (chocolat pur cacao, fourré praliné, fait maison, pas de la vulgaire camelote), dit merci et le mange rapidement en regardant autour de lui, certainement pour vérifier que ses parents ne le voient pas.

– Il a un drôle de goût ton chocolat Madame, dit-il à Sandrine après déglutition et avant de se fondre dans la foule.

Sandrine le regarde s'évanouir au milieu des manteaux et des cabas. Comme sous l'effet d'un orgasme, son ventre est pris de secousses et elle se surprend à sourire, semblant satisfaite d'elle-même. Cette année encore, elle va passer une belle journée de Noël devant sa télévision. Puis quelques mois bien remplis à plancher sur une nouvelle enquête criminelle apparemment insoluble.